

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un crépuscule où l'aube se mêle Florentine raconte...de Florentine Morvan Maher

Jean-Louis Major

Number 19, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, J.-L. (1980). Un crépuscule où l'aube se mêle : florentine raconte...de Florentine Morvan Maher. *Lettres québécoises*, (19), 58–61.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

rance, quoy que feraient ses ennemis.

Arrêtons-nous maintenant à *Rikiki* qui est un conte de Noël qui va chercher sa matière chez les conteurs du dix-neuvième. Encore une imitation. On n'y peut rien. Mais cette histoire de lutin qui redit des centaines de contes dans la même veine est racontée avec tellement de naïveté, de bonhomie et de naturel qu'on se laisse prendre à son charme.

Il s'inspire si bien des autres, ce Clapin qu'il s'est même inspiré de Ringuet. En effet, le récit qui s'intitule *Le Déraciné* n'est plus ou moins que 30 arpents en raccourci. Si vous me demandez comment Clapin peut imiter 30 arpents vingt ou vingt-cinq ans avant sa parution, je vous répondrai qu'un miracle de plus ou moins pour lui, ce n'est rien du tout. Et le dernier conte que je retiens ici est encore le récit d'une sorte de miracle. C'est l'histoire intitulée *Un vieux* que tout le monde croit mort dans son lit, au grand soulagement de son fils et de sa bru. Au moment où on s'apprête à partir pour la messe de minuit (encore !) le vieux apparaît dans la porte de sa chambre, mis sur son trente-six et demande à son fils s'il va bientôt atteler César pour aller à la messe.

Somme toute, avec tous ses défauts, et surtout à cause d'eux, plusieurs histoires de Clapin méritent de survivre, méritent de vivre. Et il n'aurait pas été décent de n'en publier que cinq ou six. Gilles Dorion et Aurélien Boivin ont donc bien raison de sortir Clapin, conteur, de l'oubli. Voilà pourquoi Sylva Clapin est entré, en habit du dimanche, dans la collection du Nénuphar. Est-ce un miracle, cette résurrection ? Il n'y a rien à l'épreuve de Clapin.

Adrien Thério

Autobiographies

Un crépuscule où l'aube se mêle

Florentine raconte . . .

de Florentine Morvan Maher

Elle est née en 1890, un 20 mars. Ce jour-là son père et son grand-père étaient montés à l'érablière avec le suisse — mais non, ils n'avaient pas d'engagé ; c'est ainsi qu'on appelait la voiture utilisée pour les sucres. Donc son père et son grand-père étaient à entailler les plaines quand son frère aîné vint leur annoncer l'arrivée d'une belle petite fille. « C'est mon frère qui me racontait ça, ajoute-t-elle, et je l'ai cru. Je n'ai pas beaucoup de mémoire et je ne suis pas remarqueuse non plus . . . » On ne le croirait pas à lire le savoureux récit de ses mémoires, émaillé de détails évocateurs et d'anecdotes révélatrices.

Quant à son nom . . . Elle avait une soeur aînée qu'on avait appelée Stéphanie, en l'honneur d'une jolie tante qui portait ce nom. Comme la jolie tante avait une soeur prénommée Florentine, quand une soeur vint à Stéphanie on n'eut pas à chercher longtemps. Plus tard son mari ne l'appellera pas souvent Florentine, elle le note avec une pointe de regret peut-être : « il disait plutôt *ta mère*. Ce n'était pas la mode, dans notre temps. Les maris de ce temps-là se seraient sentis humiliés de dire *je t'aime* à leur femme. Cela allait de soi. »

En 1900, elle fit sa première communion. Cette année-là on discuta beau-



Le père et la mère de l'auteur.



Photos sur zinc, circa 1880.

coup pour savoir si on était au dix-neuvième ou au vingtième siècle. Chose certaine, ce fut une année remplie d'événements extraordinaires. Un soir de janvier qu'il faisait une tempête du diable, survint un inconnu. Le charretier leur annonça qu'il leur emmenait un voyageur qui se disait un Morvan mais ne parlait qu'anglais. C'était l'oncle Émile, un des frères de son père, parti du Petit Chenail à l'âge de dix-sept ans pour aller gagner sa vie au « Klondy », à Dawson City au pays de l'or. Il passa l'hiver à la ferme familiale, et au printemps c'est lui qui paya la toilette de première communion : une belle robe, un voile et un grand chapeau garni de tulle rose qui, le matin de la cérémonie, partit au vent et atterrit dans la *tobe* qui servait d'abreuvoir aux chevaux en face de l'église. Le même jour on traversa à Pierreville pour une visite chez son cousin le notaire Mondou puis chez le photographe, M. Comtois. Le portrait a été égaré mais elle se souvient qu'au déjeuner chez son cousin elle mangea une orange, un fruit qui n'apparaissait que dans le bas de Noël avec les bonbons mélangés et les « bâtons en couleurs comme les enseignes de barbiers ».

La même année on fêta les noces d'or de ses grands-parents Morvan. La cousine Élodie Morvan, du village, et une dame Desmarais, du Petit Chenail, bonnes cuisinières, vinrent aider sa mère. Il y avait de quoi ! Ce fut un événement paroissial, tous les notables du village y étaient. Les oncles et les tantes et leurs enfants sont demeurés huit jours. Et sa mère a été huit jours sans se déchausser. « Ça été une grande fête. »

À quatorze ans elle fréquente le couvent de Saint-François-du-Lac, que dirigent les soeurs grises d'Ottawa. De ce qui s'y enseignait, elle ne dit mot mais elle rappelle avec précision certaines des religieuses et de ses compagnes. Quelques-unes venaient d'aussi loin qu'Ottawa ; il y avait aussi trois Abénakises, dont l'une était la fille du chef. Mais « les filles d'habitants se groupaient plutôt ensemble » et évitaient les autres ou, ajoute-t-elle, « peut-être que ce sont elles qui ne cherchaient pas notre compagnie. »

À 16 ans elle obtient son diplôme et commence à enseigner : dans l'île



Saint-Jean, de l'autre côté du Petit Chenail, en face de la ferme familiale. C'était la première fois qu'il s'y faisait de l'enseignement ; la population scolaire s'élevait à neuf enfants réunis dans le salon d'une maison d'habitant ; l'année suivante on construisit une école et il y eut onze élèves. Sa première année fut un succès mais les années suivantes furent moins réussies car, avoue-t-elle, elle aimait un peu trop lire. Depuis longtemps d'ailleurs, elle lisait des romans en cachette.

« J'avais 20 ans. Enfin, nous sommes arrivés au 30 janvier 1910. » Ce jour-là, après quelques années de petits flirts, d'amourettes et de fréquentations qu'un demi-siècle plus tard elle évoque avec une candeur enjouée, Florentine Morvan épouse Upton Maher. La cérémonie fut célébrée à cinq heures et demie du matin dans une église déserte et noire, où seul l'autel était illuminé ; à six heures dix les nouveaux mariés prenaient le train, pour Montréal d'abord puis vers Concord-New-Hampshire. Après une nuit sur une banquette on se retrouvait en pays de parenté : dans chaque famille un ou deux fils — quand ce n'était pas toute la famille — s'étaient installés aux États pour y trouver du travail dans les *factries* de la Nouvelle-Angleterre. La première génération s'y retrouvait entre cousins et s'y mariait entre Canadiens, la seconde s'y américanisait, parfois on en revenait. À propos des frères et des

soeurs de sa mère, Florentine écrit : « Ils ont dû mourir jeunes, ou ils s'en sont allés aux États, eux aussi. » Mieux que toutes les statistiques, cette phrase témoigne du drame d'une époque.

Upton était inspecteur de fromageries dans les comtés d'Arthabaska et de Drummond : le jeune couple s'installa à Warwick. En novembre les fromageries fermaient. Presque chaque année on revint hiverner au Petit Chenail. Florentine donna naissance à son premier enfant puis aux suivants. Il y eut la guerre où un cousin est allé se faire tuer d'une balle perdue, n'ayant eu que « le temps de se faire photographier en habit de soldat, avec son fusil sur l'épaule » ; il y eut les premières autos dans la paroisse, puis la grippe espagnole contre laquelle on s'immunisait à coups de gros gin comme on s'était préservé de la picotte par une promenade à l'étable tous les matins. Et Florentine Maher résume ces années-là : « J'ai vieilli comme tout le monde et j'ai eu mon sixième enfant, une fille, le 30 mars 1921. » Elle aura dix enfants : six filles et quatre garçons ; sa mère avait eu six garçons et quatre filles.

En 1922, Upton ayant été nommé classificateur des produits laitiers, Florentine put réaliser son rêve de jeunesse : aller demeurer en ville. On emménagea à Montréal, rue Saint-Vallier. En 1929 il y eut du chômage, même chez la parenté des États : ses frères et ses beaux-frères venaient s'installer chez elle en attendant de trouver du travail, il fallait bien s'aider. Mais la Crise n'atteignit pas Upton, qui dépendait du gouvernement fédéral. Il y eut une autre guerre ; en 1943 on acheta une maison neuve dans la paroisse Saint-Barthélémy.

Upton prit sa retraite, on se prépara à la vieillesse. Après le décès de son mari en 1970, Florentine Morvan Maher vend la maison et s'installe dans une maison de retraités au bord de la rivière des Prairies. « C'est tout un apprentissage d'être vieille ! Mais il le faut bien. Autant n'y pas trop penser et agir comme les autres qui sont jeunes. » À 82 ans elle commence à rédiger ses mémoires ; elle termine à 85 ans. Mais la vie continue. En 1975 elle projette un voyage en Terre Sainte, et la dernière ligne de son livre est une

promesse d'avenir : « Si ça se concrétise, je continuerai ces écrits pour vous en parler. »

C'est le cours simple et limpide d'une vie, que *Florentine raconte* . . . * C'est aussi, animé par la vivacité du souvenir, un bel album de famille magnifiquement illustré de photos d'autrefois. On s'y sent à l'aise, sans le moindre sentiment d'indiscrétion, car on y est accueilli par la présence chaleureuse de Florentine Morvan Maher.

Elle raconte, elle rassemble ses souvenirs, d'abord en chapitres bien ordonnés comme les carrés du jardin — « Les lieux », « La vie à la ferme », « Les rangs et leurs habitants », « Ma famille, les voisins, les veilleurs, les passants » — puis elle s'y laisse entraîner, pour se reprendre ici et là après avoir bifurqué à un entrecroisement de la mémoire : « J'éparpille mes souvenirs de jeunesse » . . . « Il me revient d'autres faits de mon enfance » . . . « Là, je suis trop avancée » . . . « Mais moi, je suis loin de mes souvenirs de jeune fille ! » . . . « Je m'aperçois que je zigzague beaucoup dans mes histoires. »

Partout elle est présente, du regard, de la voix. Comme les conteurs d'autrefois elle ajuste naturellement le rythme de la phrase au ton du récit. La langue aussi est la sienne. *Florentine raconte* . . . est un véritable petit trésor de mots et d'expressions du terroir, dont plusieurs ne se trouvent pas dans les glossaires. Mais là intervient une ambiguïté. L'intérêt du livre n'est pas lexicographique : le vocabulaire ressortit d'abord au caractère particulier du récit. On y découvre « une expression de dire » qu'on a plaisir à entendre, d'abord parce qu'elle est une présence. Pourtant il arrive souvent que des mots soient suivis d'une « traduction » entre parenthèses. C'est cette forme étrangère qui suscite un malaise jusqu'à ce que la narratrice elle-même l'affronte.

Parfois un mot est en soi objet du souvenir : « Quand les poules se secouaient, nous appelions ça *s'épivarder*. Quand les enfants étaient trop tannants, on les envoyait *s'épivarder* dehors . . . » Ou encore la narratrice exprime son étonnement à découvrir un de ses mots dans le dictionnaire. Ailleurs elle appelle « chtons » les che-

viles mobiles qui entraînent dans les trous des mémoires de la voiture, et s'accuse d'utiliser du « joul ». Mais quelques pages plus loin, après avoir expliqué à l'aide du dictionnaire sa nomenclature des pièces de la voiture, elle se rebiffe : « Ce n'est peut-être pas bien clair, mais moi, je me comprends. Et si ailleurs on employait d'autres termes, moi je raconte *mes* souvenirs et non ceux des autres. Avant cette mise au point, j'avais des remords ! » Voilà précisément où, pour le lecteur, les parenthèses correctrices blessaient, elles sont un rappel de notre éloignement. Est-ce que je ne comprendrais plus la langue de ma grand-mère ? L'aurais-je si mal écoutée qu'elle doit traduire ses paroles ? Les « poissonniers » des chenaux ne sont pas des pêcheurs, encore moins des marchands de poissons. Il y a une différence entre les « quêteux », les « trimpes » et les « pedleurs », comme entre les « gypsies » et les « matillons ». Il s'agit de ne pas s'en laisser remonter par les dictionnaires. Le vocabulaire de *Florentine raconte* . . . témoigne d'une géographie particulière et d'un mode de vie, au même titre que les anecdotes et la description des coutumes et des techniques d'autrefois dont la narratrice parseme son récit.

Le souvenir de Florentine Morvan Maher s'attache plus volontiers à l'époque de son enfance et à ses années de jeune fille, et c'est heureux. Une civilisation y survit en ses éléments les plus concrets comme en ses figures les plus attachantes. Cette civilisation paysanne d'où est issue Florentine Morvan possédait une géographie aux limites sûres, entre fleuve et rivière, lac et paroisse. Le monde était circonscrit : un ou deux rangs jusqu'au village. Ailleurs, dans le rang de la Troisième ou dans celui du Bois de Maska par exemple, « il paraît que c'était bien ennuyant ». Les autres espaces étaient ceux de la parenté dis-

seminée.

Le monde de Florentine avait pour noyau la ferme familiale, que six générations de Morvan avaient cultivée. La famille y trouvait le lieu de sa permanence et de son unité, chaque chose s'y inscrivant dans une histoire. La familiarité naissait d'un ordre du temps et des gestes. Tout était connu et nommé, l'ailleurs et l'ennui ne commençaient

qu'avec l'anonymat. Même une languette de terrain avec une grange abandonnée dont on ignorait le propriétaire, enclave sauvage et mystérieuse au cœur des défrichements, même cette bande de terre perdue avait un nom, La Costellerie, dont l'origine s'est perdue mais qui persiste dans la tradition et le souvenir.

La nature s'humanisait dans la toponymie : même le coude de la rivière avait un nom, comme chaque chenail de la rivière Saint-François et chaque île. « C'est peut-être compliqué, mais nous, nous étions habitués, puisque les îles étant petites, nous voisinions avec les gens qui y habitaient. » Les cycles naturels s'inscrivaient dans la même familiarité, dans le même accord : ailleurs se produisaient peut-être des inondations qui étaient des catastrophes, au Petit Chenail chaque année au printemps il y avait « l'eau haute », comme il y avait « l'eau basse » à l'été. Et si une année l'eau montait de façon extraordinaire, comme en 1896, cela devenait « la grande eau haute » et c'était une façon de jalonner le temps. « Nous, les vieux maintenant, nous avons la nostalgie de ces choses-là. Nous n'appelions pas ça de la misère, c'était normal. »

De la même façon les voisins prolongeaient la famille, chacun avec son surnom pour le distinguer des autres et à la fois pour le situer dans une lignée, les uns dits Jaquette, les autres Charlie, chacun avec sa personnalité et son talent reconnus, l'un dont la terre donnait du foin particulier, l'autre qui était en moyen et prêtait de l'argent. Ainsi se formait un petit monde autarcique : une voisine, Marie Lagotte, habile à travailler le cuir, faisait les souliers, les bottes et les pelotes — on l'appelait aussi La Presse car elle récoltait les nouvelles ; une autre faisait des culottes pour les hommes, alors qu'une Laferté dite Bedeau était modiste.

Cette civilisation était faite de contraintes nombreuses, certes, mais elle comportait aussi un sens de l'indépendance et une large part de liberté, d'abord parce qu'elle donnait à chacun l'assurance de son identité. Florentine Morvan déplore sa timidité mais elle affirme : « J'ai toujours aimé savoir ce que je valais. » C'est là que prennent leur source les souvenirs de ces vieux



Les Essais

Le moraliste, le témoin et l'intime

LES PLAISIRS DE LA MÉLANCOLIE

de Gilles Archambault

— le mot est tabou depuis que la vieillesse s'appelle l'âge d'or — nobles, dignes, plantés bien droit, le regard pétillant de sagesse et d'humour, à la parole abondante et sûre quand on leur laisse le temps de parler plutôt que d'essayer de leur imposer nos clichés comme le fait Lise Payette dans l'entrevue reproduite à la fin de *Florentine raconte* . . . Le contraste entre l'entrevue et le récit est significatif : d'un côté une « vedette » qui a fait carrière de la trivialité, de l'autre une existence qui accède à la parole par les chemine-ments du souvenir.

À sa façon et selon son registre propre, le livre de Florentine Morvan Maher se situe dans le prolongement du *Journal de Fadette* et de *Testament de mon enfance*. En ces oeuvres une époque méconnue prend figure familière et diverse, une société se révèle en sa complexité, ses oppositions et son harmonie. De Saint-Hyacinthe à Saint-François-du-Lac à l'Assomption, un espace humain se reforme dans l'intimité du souvenir.

Jean-Louis Major

* Florentine Morvan Maher, *Florentine raconte* . . . Éditions du Domino, 1980, 238 pages, collection « souvenirs ».

Il y a des livres qui instruisent ou éduquent ; il y a ceux qui provoquent le plaisir de lire, tout simplement. Les premiers forcent la réflexion et l'enthousiasme ; ils dynamisent la pensée et le coeur. Les seconds proposent le repos de l'esprit dans le jeu des mots et des sonorités, la clarté de la phrase et l'emportement du rythme. Ceux-là sont lourds de sève et de projets ; ceux-ci, légers, invitent aux plus hautes voltiges des sens : ils enivrent, vous êtes bien avec eux, en eux, leur monde est paradis. Je me nourris des premiers ; ils me font vivre ; avec eux, j'habite le quotidien. Les autres m'offrent plutôt leur planète pour quelques heures de rêverie ; ils me fainéantisent par l'ivresse de l'esprit qui éternise dans l'instant celle des sens.

Les deux derniers volumes de Gilles Archambault appartiennent à cette seconde catégorie, sans nous priver pour autant du suc substantiel de la première, le luxe du verbe n'y excluant pas la richesse du dire. J'ai écrit ailleurs de la « beauté froide » de *Stupeurs*¹, « livre d'heures, étrange et beau, qui sonne le rappel [. . .] vers le repos final, quand on a traversé la vie ; vers la netteté transcendante de la forme diamantine² ». Je louerai ici, presque sans réserve, *les Plaisirs de la mélancolie*³. Ces « petites proses presque noires », ainsi qu'Archambault a pris soin de les définir, en sous-titre, pour bien marquer, sans doute, l'état d'âme de l'écrivain que la mort ne cesse de hanter par-delà le vital exercice-exorcisme d'un second métier, se